

Des lagunes ivoiriennes à la Volta

Pierre Kipré

Le pays

Après le cap des Palmes, la côte s'oriente nettement sud-ouest — nord-est, décrivant un arc de cercle qui forme le golfe de Guinée; nous approchons de l'équateur, la végétation se fait de plus en plus dense, le domaine de la forêt commence. Une particularité notable est aussi l'apparition des lagunes le long des côtes. On peut diviser cette région côtière en trois pays :

À l'ouest de l'embouchure du cap des Palmes, à la rivière Tano, c'est le système continu des lagunes¹ parallèles aux rivages.

De la Tano à la région d'Accra, quelques collines donnent l'illusion d'un pays accidenté (cap des Trois-Pointes).

Aux abords de l'embouchure de la Volta, le pays est d'aspect aride, la forêt a pratiquement disparu pour céder la place à une clairière parsemée d'arbres.

Cette région se range dans le climat équatorial; donc la pluviosité y est forte, soit en moyenne 2 000 mm d'eau par an. On distingue une saison des pluies de mars à juillet, suivie d'une saison sèche d'août à septembre; puis, de nouveau, une saison des pluies d'octobre à novembre et, enfin, une saison de pluies de mars à décembre. L'atmosphère est fortement chargée d'humidité, même en saison sèche. L'emprise de la forêt reste forte sur l'ensemble du pays.

1. Ces lagunes représentent un vaste plan d'eau de 2 400 km². Elles sont douze: Noni, Tadio, Maké, Ébrié, Aghien, Kodio-Boué, Ono, Potou, Éhi, Hébo, Tagba, Aby.

Le problème des sources

Cette région n'a intéressé la recherche historique que tardivement; longtemps, l'attention a été attirée par les pays de la savane et du Sahel situés plus au nord et qui ont été le siège d'empires dont l'histoire est remplie d'épopées, de fastes. Les voyageurs et historiens musulmans qui ont séjourné au Soudan entre les X^e et XVI^e siècles n'ont pas connu les pays forestiers. Ainsi, les écrits manquent. Quant à l'archéologie, elle commence à peine la prospection; les traditions sont abondantes, mais elles soulèvent un certain nombre de problèmes.

Les sources écrites

Il s'agit essentiellement des récits de voyages de navigateurs portugais du XV^e au XVII^e siècle; ces sources n'intéressent donc que la fin de la période qui nous occupe ici. De 1471 à 1480, le pays situé entre le cap des Palmes et l'embouchure de la Volta fut exploré par les Portugais, qui entrèrent en rapport avec les populations; dès 1481 commença la construction du fort d'El Mina qui leur assura un contrôle efficace du commerce sur les côtes. Deux sources sont essentielles: l'ouvrage du navigateur Duarte Pacheco Pereira qui participa à la reconnaissance des côtes et écrivit en 1506-1508 son *Esmeraldo de situ orbis*, description de la côte occidentale d'Afrique du Maroc au Gabon; la seconde source, qui est la description de l'Afrique par Dapper. Ce dernier reprend l'ensemble des récits et présente une synthèse sur l'Afrique au XVII^e siècle². Mais que nous apprennent ces sources portugaises ?

Elles décrivent certaines populations côtières et fournissent quelques détails sur les activités des hommes. Au cap des Palmes, Duarte Pacheco Pereira prit contact avec des populations qu'il appela *Eguorebo*, qui ne sont autres que les Grebo. Les fleuves qui se jettent dans l'océan sont notés avec précision; le Santo Andre ou Sassandra possède des « harrari ou rizières ». Vers l'est, le Rio Pedro est identifié à la rivière Tabou. Le Rio Laguoa est notre grand Lahou. Au-delà du Rio Laguoa, Duarte Pacheco Pereira signale « sept villages très peuplés », mais les populations sont hostiles aux navigateurs. Il s'agit des Kru; « Ce sont de mauvaises gens », note le navigateur³; jusqu'au Rio Mayo (La Comoé), les étrangers sont mal accueillis: « Nous ne savons pas quel commerce ce pays peut avoir, mais nous savons que ce sont des régions très peuplées⁴. » À Axim, ils construisirent un petit fort, le fort Saint-Antoine; peu après, c'est la construction du fort d'El Mina. La découverte de l'or dans cette région a été la cause de cette installation en force. Pour construire le fort, le roi du Portugal envoya neuf bateaux chargés de pierre à bâtir et de chaux; le fort fut construit sous la menace

2. D. P. Pereira, trad. franç. R. Mauny, 1956; D. O. Dapper, 1686.

3. D. P. Pereira, trad. franç. R. Mauny, 1956, pp. 119-121.

4. *Ibid.*, p. 121.

permanente des habitants qui, tout naturellement, s'opposèrent à l'entreprise portugaise. Le roi du Portugal trouva là une source d'or qu'il comptait exploiter tout seul. El Mina devint rapidement un centre commercial qui attira beaucoup de marchands. « Ces marchands appartiennent à diverses nations, à savoir: Bremus, Attis, Hacany, Boroës, Mandinguas, Cacres, Anderses ou Souzos et d'autres que j'ometts de nommer pour éviter un long récit⁵. » Nous pouvons identifier dans cette liste les Atty, les Akan, les Bron ou Abron et les Manden. L'afflux des marchands vers El Mina est une preuve de l'importance du commerce; avant l'arrivée des Portugais, les Manden étaient les meilleurs clients des « gens de la forêt ». Notons aussi que les Akan, les Atty et les Bron étaient intéressés à ce commerce parce que, sans nul doute, il y avait des placers dans leur pays. Au XVI^e siècle, la plupart des populations sont identifiées; le pays entre le Bandama et le cap des Trois-Pointes portait le nom de Côte-des-Dents (ivoire) ou Côte-des-Quaqua.

La Côte-de-l'Or (actuelle République du Ghana) allait du cap des Trois-Pointes à la Volta; plusieurs villages sont cités par les Portugais; le village de Sama, avec ses cinq cents habitants, est présenté comme un gros village, les ports de « Petite Fante » et de « Grande Fante » nous situent en pays fanti. Cette région devint à la fin du XV^e siècle, avec El Mina, un très grand marché de l'or.

Les Portugais ont donné ici et là des indications précieuses sur les mœurs, mais bien des lacunes subsistent pour qu'on puisse reconstituer la vie des hommes dans le cadre des institutions qu'ils avaient mises en place.

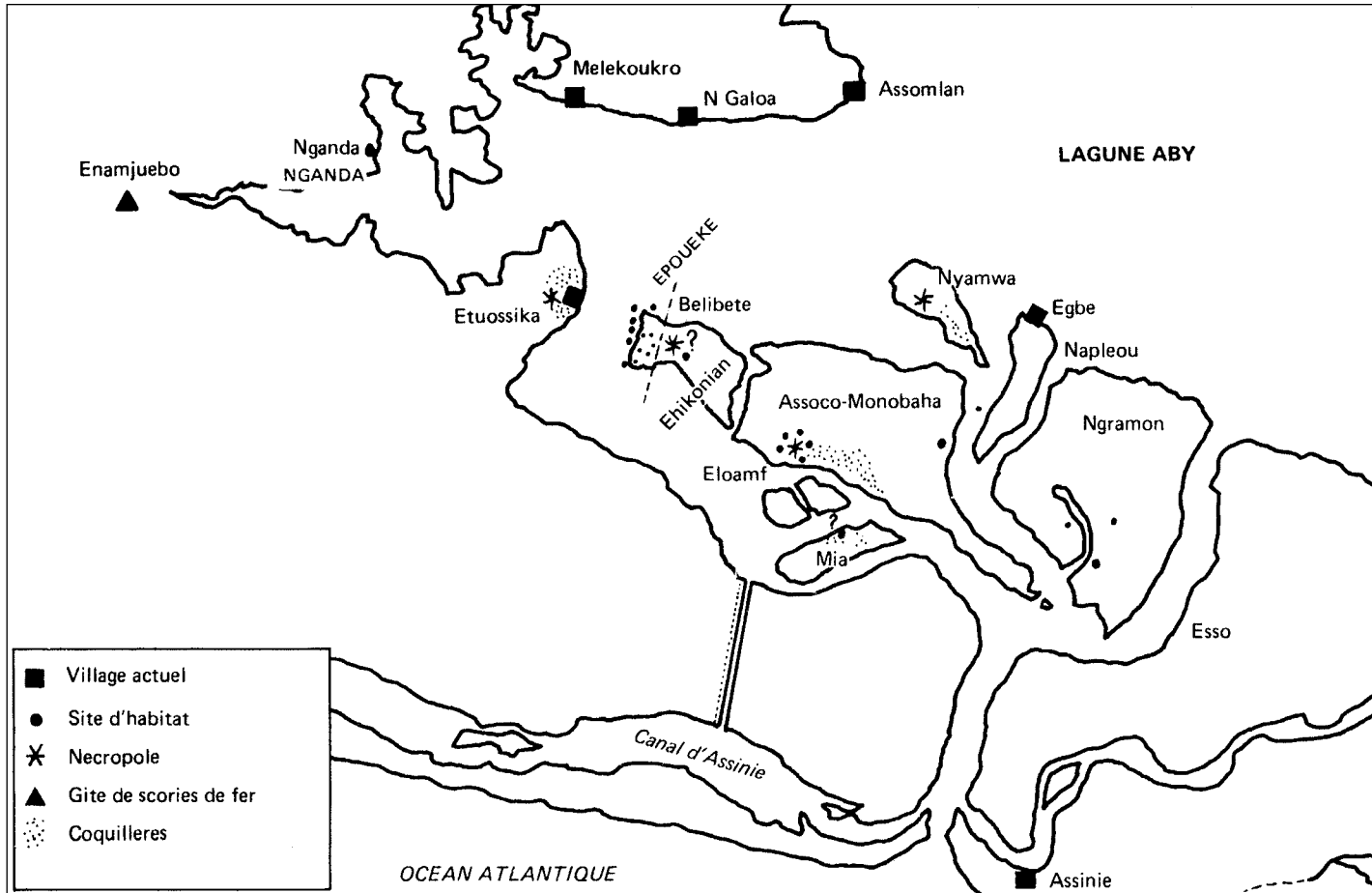
Les sources archéologiques

Les recherches archéologiques ont commencé depuis peu; quelques chantiers sont ouverts en République du Ghana et en République de Côte d'Ivoire; les premiers résultats laissent augurer de fructueuses recherches, même dans les secteurs où la forêt semble impénétrable. À la lisière de la forêt, au nord, au contact de la savane, des fouilles effectuées dans le site de Begho en territoire bron, il résulte que plusieurs éléments de la culture matérielle viendraient de Djenné⁶. Ces fouilles attestent une activité commerciale intense avec la vallée du moyen Niger et Posnansky pense que ces relations doivent être anciennes; Begho fut un nœud commercial entre la forêt et la savane, zone de contact où s'est installée, à côté des Bron, une forte colonie de Maninka ou Jula (« Dioula »). Les fouilles effectuées depuis 1970, notamment dans le quartier Nyarko de Begho, semblent montrer que ce site a commencé à exister vers 1100⁷.

5. D. P. Pereira, trad. franç. R. Mauny, 1956, p. 123.

6. M. Posnansky, 1974, p. 48.

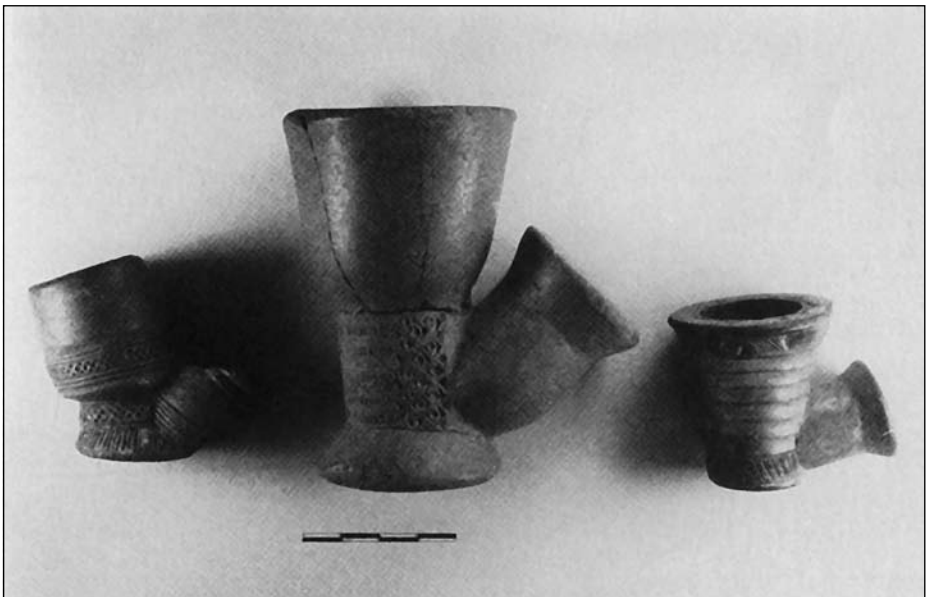
7. M. Posnansky, 1975, pp. 9-19.



La lagune Aby (sites archéologiques). Source : Revue Godo Godo, n° 12, p. 123, 1976, Abidjan.



1

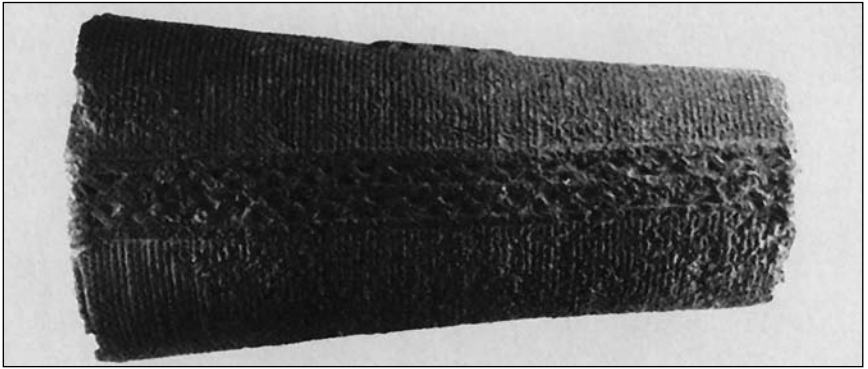


2

1. Pipes découvertes sur le site de La Séguié
(sous-préfecture d'Agboville).

2. Pipes découvertes dans la nécropole de Nyamwā
(une des îles Eotile de la lagune Aby).

Photos : Institut d'histoire, d'art et d'archéologie africains d'Abidjan.



1



2

1. Bracelet d'avant-bras découvert sur le site de La Séguié (sous-préfecture d'Agboville).

2. Vases découverts dans la nécropole de Nyamwā (une des îles Eotile de la lagune Aby).

Photos : Institut d'histoire, d'art et d'archéologie africains d'Abidjan.

Ce qui est certain, au XIV^e siècle, c'est que Begho était un des plus importants marchés de la cola. Il est certain, comme le pense Posnansky, qu'à la même époque la société akan était structurée pour jouer le rôle d'intermédiaire entre les Manden et la zone colatière plus méridionale; les preuves existent aussi d'un commerce de l'or entre Begho et le Mali. Cet or devait provenir de régions situées plus au sud; les relations avec la forêt se sont intensifiées au XIV^e siècle, période d'apogée où la demande en or a été très forte. Du côté de l'ouest, en pays guro, l'infiltration manden avait commencé bien avant cette époque. Le trafic de la cola apparaît aujourd'hui beaucoup plus ancien qu'on ne le pensait; le 8^e parallèle constitue la zone de contact entre la savane et la forêt, la plupart des centres commerciaux sont situés le long de ce parallèle. Des trouvailles faites autour d'Oda, dans la République du Ghana, et à la Séguié, dans la République de Côte d'Ivoire attendent d'être datées. À la Séguié, il s'agit de fosses de forme ovoïde, ressemblant à des sites de défense; leur profondeur varie entre quatre et six mètres. Les fouilles ont révélé de grandes quantités de céramiques⁸, mais les datations faites sont incertaines. Il faudrait faire aussi une étude comparée de la poterie de ces sites avec celles de régions voisines; les habitants actuels, les Abbey, disent que leurs ancêtres ont trouvé en place ces fossés dont ils ignorent les auteurs. Les traditions enseignent que les Abbey se sont installés dans le pays peu avant le grand mouvement akan du XVIII^e siècle⁹. Dans tous les cas, l'existence de ces vestiges en pleine forêt autorise à penser qu'on peut faire des trouvailles très intéressantes; reste qu'il y a un vide à combler. Nous avons vu, avec les sources portugaises, que la côte était occupée par des communautés de pêcheurs, d'agriculteurs; la recherche doit s'orienter carrément sur la côte et vers la forêt, précisément dans les lieux cités par les navigateurs.

L'Institut d'archéologie et d'art de l'Université d'Abidjan a entrepris des sondages dans la zone des lagunes, mais la recherche est très difficile dans cette zone de mangrove, où l'amas de feuilles mortes est considérable. La lagune d'Aby a été investie cependant, trois îles ont été l'objet d'un sondage: Bélibélé, Assoco, Nyamwa. À côté d'amas de coquillages du néolithique laissés par les premiers occupants de la côte¹⁰, on trouve de grands tas d'ordures; trois nécropoles ont été fouillées partiellement, des ossements, des bracelets, des perles ont été recueillis, mais aucune datation n'a encore été faite.

Dans tous les cas, nous avons la preuve qu'il existe des sites intéressants au bord des lagunes¹¹.

8. J. Polet, 1974, pp.28-44.

9. M. Posnansky, 1974, p. 46.

10. *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III, chap. 16 (à paraître).

11. J. Polet, 1976, pp.121-139.

Les sources orales

Elles sont abondantes, car chaque ethnie entretient un mythe d'origine, ou une épopée, ou le récit d'une migration; ici, l'émiettement ethnique est poussé à l'extrême, car on rencontre des ethnies de moins de vingt mille âmes réparties en des hameaux épars dans la forêt. Les sources orales posent donc de sérieux problèmes aux chercheurs et elles présentent quelques particularités qu'il faut relever. D'abord, la mémoire de certaines ethnies ne remonte pas au-delà du XVIII^e siècle; ensuite, on constate de fréquentes contaminations en passant d'une ethnie à l'autre. Plusieurs ethnies font descendre leurs ancêtres du ciel, les unes à l'aide d'une chaîne d'or, les autres d'une chaîne de fer, etc.; d'autres font sortir leurs ancêtres soit d'une termitière, soit d'un trou. La contamination est évidente, d'autant que certains groupes considèrent et traitent en « frères » d'autres groupes; ainsi les Avikan affirment que les Alladian sont leurs « frères ». Mais la plupart des ethnies font état de migrations effectuées par leurs ancêtres, elles placent leur origine à l'extérieur du pays qu'elles occupent actuellement; des traditions très en vogue font venir les Adioukru de l'ouest en huit vagues importantes d'immigrants. Mais où se trouve leur pays d'origine, à quelle période remonte la première migration, à quelle époque s'est achevé le mouvement? Voilà des questions auxquelles une enquête sommaire ne permet pas de répondre; d'autres ethnies, très nombreuses, qu'on groupe sous l'appellation d'Akan, situent leur origine en République du Ghana.

Les traditions des Akwamu placent leur pays d'origine au nord, à Kong, en pleine savane; de même, les Fanti de la côte font venir leurs ancêtres de Tenkiyiman, situé au nord-ouest de la République du Ghana. Le problème n'est donc pas simple. D'abord, il s'agit de faire une collecte systématique repérant et localisant chaque ethnie; le concours de plusieurs disciplines est ici nécessaire pour dégager les traits culturels communs et procéder à des classements, car, on s'en doute, aucune ethnie n'est une entité en soi, elle se rattache toujours à un ensemble. Après ce travail de collecte, l'historien peut alors reconstituer le passé par les méthodes habituelles de sa discipline. Plus qu'ailleurs, on sent ici la nécessité de la collaboration entre linguistes, archéologues, anthropologues et historiens. Un exemple encourageant de collaboration a été donné par les chercheurs de l'Université d'Abidjan et ceux de Legon, dans la République du Ghana.

Cela s'est traduit par la tenue du Colloque de Bondoukou du 4 au 9 janvier 1974 sur le thème: « Les populations communes de la Côte d'Ivoire et du Ghana. » Les chercheurs ghanéens et ivoiriens, confrontant les diverses données fournies par la tradition orale, l'archéologie et l'anthropologie, sont arrivés à cette conclusion que non seulement il est possible d'écrire l'histoire des ethnies, mais aussi qu'on peut discerner le processus par lequel, en interférant dans le même espace, elles sont arrivées à sécréter une culture nouvelle.

Avant de clore ces lignes sur les traditions orales, il convient de souligner que l'émiettement dont il a été question s'est produit entre les XVII^e et XIX^e siècles.

En effet, les traditions apparaissent à première vue d'un faible secours dans la mesure où rares sont celles qui peuvent remonter au-delà du XVII^e siècle. Pourtant, les Akan, les Kru et les Bron étaient en place au XV^e siècle, le village d'Accra existait déjà. Une illustration typique de ce fait est le cas des Ndenye. Leurs traditions enseignent qu'ils ont été conduits à leur actuel établissement par l'ancêtre du nom d'Ano Asena. Ils venaient du pays nommé Anyanya. Ce pays d'Anyanya est situé à l'est, au Ghana. « Ano Asena a donné des lois aux hommes; avant lui... il n'y avait pas d'arbre, il n'y avait rien. Devant Ano Asena, un bassin de cuivre descendit du ciel au bout d'une chaîne. » La tradition dit que c'est Ano Asena qui a enseigné l'agriculture aux hommes en leur donnant la banane et l'igname. Mais, après une enquête et des recoupements avec plusieurs traditions, il apparaît qu'Ano Asena est du XVII^e siècle. Claude Perrot, qui a mené ces recherches, a trouvé en Europe des documents qui situent avec précision l'ancêtre des Ndenye au XVII^e siècle: autour de 1690¹².

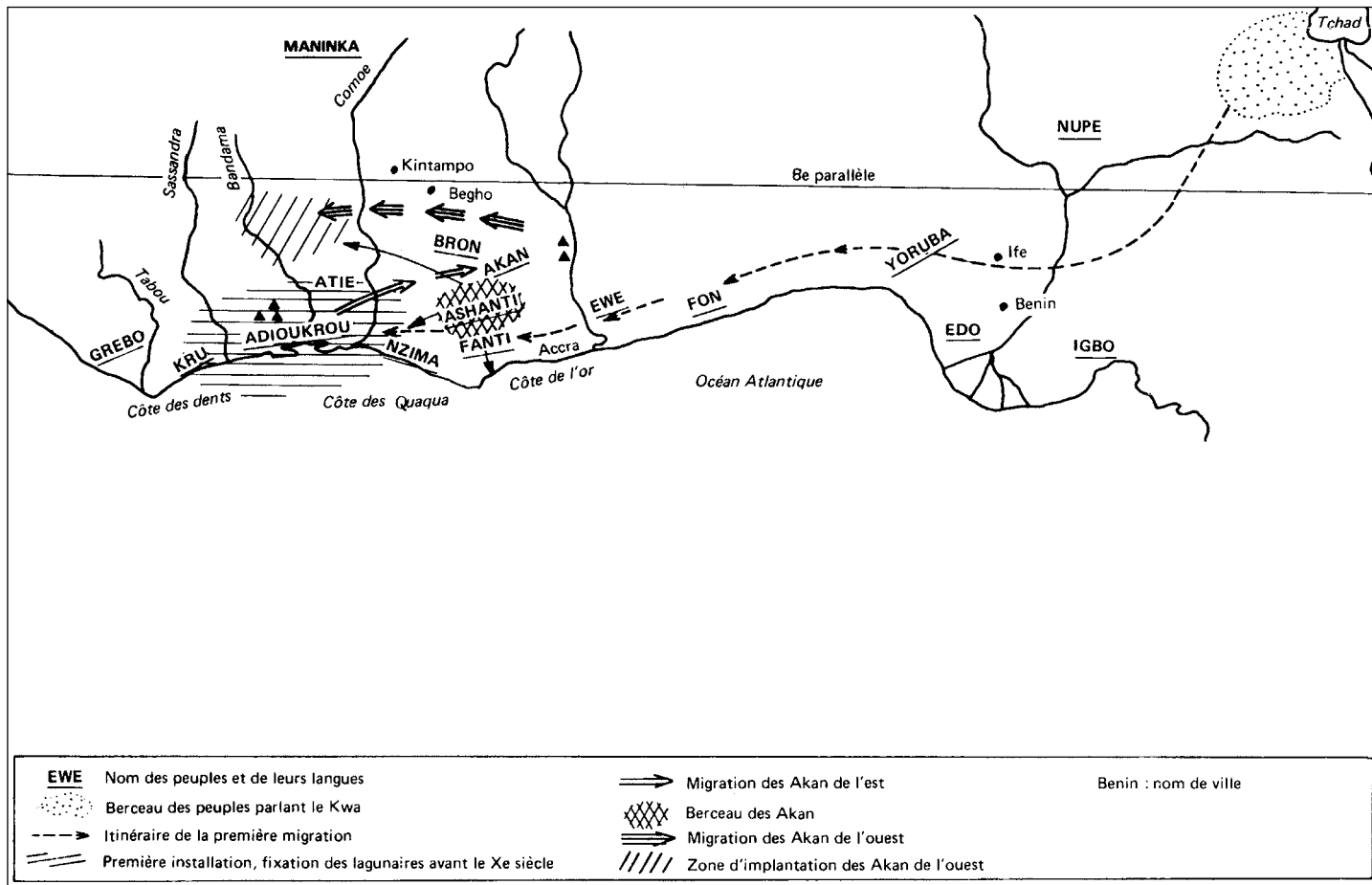
On pouvait être tenté de faire remonter à la plus haute Antiquité cet ancêtre qui enseigna l'agriculture aux hommes. Mais que s'est-il passé en réalité ? À la fin du XVII^e siècle, une guerre éclata dans le royaume d'Aowin, au Ghana. Ano Asena, chef du clan, quitta le pays avec ses hommes et alla s'installer dans la région d'Assinie, actuel établissement des Ndenye (fraction du grand clan akan). Là, le peuple a reconstruit le mythe ancien d'origine autour d'Ano Asena, auquel il a donné tous les attributs d'un ancêtre mythique. Ainsi, il y a eu réaménagement de la tradition et c'est une nouvelle histoire que le peuple prend en considération, laissant dans la nuit des temps les événements qui ont précédé la migration.

Nous avons donné cet exemple pour inciter à la prudence dans la manipulation des traditions; il est intéressant de voir, avec le cas d'Ano Asena, comment le chercheur, en confrontant diverses sources orales ou écrites, voire archéologiques, arrive à reconstituer le passé¹³.

C'est précisément par la confrontation des diverses données disponibles que nous allons tenter d'esquisser à grands traits l'histoire de cette région entre les XVI^e et XVI^e siècles. Bien des lacunes subsisteront, vu l'état de la documentation; cependant, on indiquera les directions de recherches qui s'imposent à l'heure actuelle.

12. C. Perrot, 1974, pp. 85-120.

13. *Ibid.*, pp. 118-120.



Les migrations akan (carte D. T. Niane).

Les peuples de la côte et de l'hinterland

Traditionnellement, on oppose les populations des lagunes et des forêts aux populations de l'intérieur (forêt claire et savane). Les premières étaient appelées paléonigritiques; elles étaient supposées être le peuplement ancien établi dans la forêt et sur la côte dès la préhistoire. Mais ce schéma ne résiste pas devant les données nouvelles fournies par l'anthropologie et la linguistique. En effet, il apparaît aujourd'hui que, pour la plupart, les lagunaires et les gens de l'intérieur appartiennent tous au groupe de langue kwa. On se rappelle que les navigateurs portugais désignaient une partie des côtes la « côte des Quaqua » (voir carte)¹⁴.

Dans une étude remarquable, intitulée *Qui sont les Akans?*¹⁵, le professeur Boahen, tout en faisant ressortir les principaux éléments de la culture akan, se fonde sur les travaux de linguistique les plus récents pour affirmer l'unité linguistique des peuples dits « akan » et retrace les étapes des migrations qui les ont conduits à leurs établissements actuels. Il n'est pas vain de rappeler que les Akan constituent, à l'heure actuelle, 45 % de la population du Ghana et 33 % des Ivoiriens. Au Ghana, on trouve parmi eux les ethnies suivantes : « Les Bono, les Ashanti, les Kwahu, les Akyem, les Aknapem, les Wassa, les Twifo, les Assin, les Akwamu, les Buem, les Sefwi, les Aowin, les Nzema, les Ahanta, les Fante, les Gomua et les Azona; en Côte-d'Ivoire se disent Akan les Abron (Bron), les Agni, les Sanwi, les Baoulé, les Attyé, les Abey, les Abidji, les Adioukran, les Ébrié, les Éga (Dra), les Éatilé, les Abouré, les Agwa, les Avikam et les Alladian¹⁶. »

Les Akan forment donc un vaste groupe linguistique; pour la période que nous étudions, probablement l'émiettement ethnique n'avait pas encore eu lieu, même si certains dialectes s'étaient individualisés¹⁷.

Les peuples des lagunes et les Akan appartiendraient au groupe kwa: tous deux entrent dans la famille linguistique volta-comoé. Les ancêtres des peuples parlant kwa seraient venus du Tchad-Bénoué, par étapes; en passant par le Niger inférieur, ils traversèrent l'actuel Bénin et le Togo pour arriver sur les lagunes. C'est là qu'ils auraient élaboré les institutions qui les gouvernent aujourd'hui. De l'Adansi sont partis vers l'ouest plusieurs migrants qui, se mêlant aux lagunaires, vont engendrer les Baoulé, les Nzema, les Sefwi et les Agni¹⁸.

Trois centres de peuplement ou de dispersion doivent, par conséquent, être retenus: la région Tchad-Bénoué, pays d'origine; le pays des lagunes,

14. D. O. Dapper, 1686, pp.290-306.

15. L'historien ghanéen A. A. Boahen (1974, pp.66-81) réfute les anciennes théories faisant venir les Akan de Mésopotamie, de Libye ou de l'ancien Ghana. Prenant à son compte les théories linguistiques de Greenberg, il situe le pays d'origine des Akan dans la région Tchad-Bénoué.

16. A. A. Boahen, 1974, p.66.

17. J. Stewart, 1966.

18. A. A. Boahen, *op. cit.*, pp.76-81.

point de départ des Akan de l'actuelle République du Ghana; l'Adansi, point de départ de la dernière vague qui peupla l'Ouest (actuelle République de Côte d'Ivoire).

L'archéologie éclaire faiblement ces mouvements de populations; mais nous avons vu que dès 1300, autour de Begho, les Akan (fraction des Bron) étaient organisés en communautés bien structurées pour faire le commerce de l'or et de la cola avec les Manden¹⁹.

Les lagunaires

Depuis quand sont-ils établis là ? Probablement bien avant le XII^e siècle²⁰. Nous avons vu les Portugais entrer en rapport avec les Kru, les Fanti et d'autres populations côtières. Au XV^e siècle, les Kru formaient des communautés lignagères indépendantes les unes des autres. « Les Nègres de cette côte sont de grands pêcheurs et possèdent des pirogues avec des châteaux à l'avant, ils ont des capuchons comme voiles²¹. » Les Kru, comme on le sait, sont restés jusqu'à nos jours d'excellents marins. Les Portugais ont noté que la côte était très peuplée et comptait de gros villages. Nous apprenons que les gens de « Petite Fante », de « Sabu » et de « Grande Fante » parlaient la même langue que les gens de Mina. Mais les communautés étaient indépendantes les unes des autres; des récits des navigateurs, il ressort que les chefs étaient avant tout des chefs religieux²². Le groupe kru, qui domine des régions ouest, a su conserver sa société lignagère grâce à la protection efficace qu'offraient les lagunes et la forêt.

Toujours par les Portugais, nous savons que les lagunaires entretenaient des relations commerciales avec les peuples de l'intérieur; les gens du Rio Lahou (Grand Lahou) vendaient du sel à des populations de l'intérieur chez lesquelles ils faisaient « grand trafic de robes ». De toute évidence, les lagunaires n'étaient pas coupés de leurs voisins des proches forêts et de la savane; les échanges portaient sur le sel, le poisson, les tissus, l'or et le cuivre.

En conclusion, à la fin du XV^e siècle, les lagunaires vivaient en communautés lignagères sous l'autorité des patriarches dont le pouvoir était plus religieux que politique.

Les Kru ont constitué une souche qui, selon le professeur Harris, « a donné les Ahizi (d'Abra, Nigui et Tiagha), les Adiokru (Bouboury et Dibrimon), les Ébrié-Abia²³ ». Mais il nous semble difficile, dans l'état actuel des connaissances, de dire quand ces ramifications ont eu lieu et dans quelles conditions.

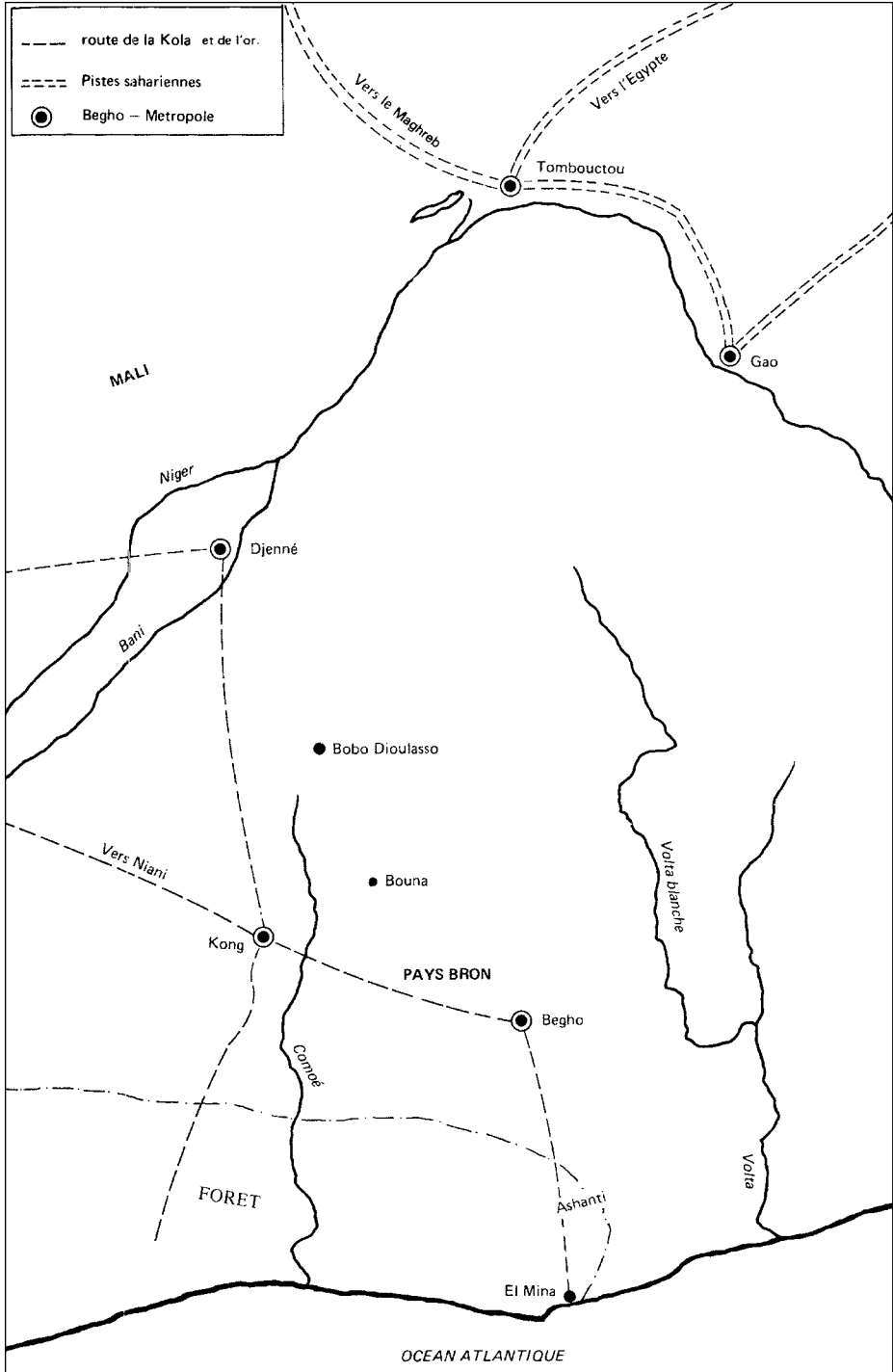
19. À la suite de M. Posnansky, A. A. Boahen pense que c'est entre 1000 et 1500 que les Akan ont élaboré les structures fondamentales de leur société.

20. Voir chapitre 9 du volume III (à paraître).

21. D. O. Dapper, 1686, pp. 302-304.

22. D. O. Dapper (1686, p. 304) cite le cas d'un roi redouté sur toute la côte pour ses pouvoirs magiques.

23. M. F. Harris, 1974, p. 135.



De la vallée du Niger au golfe de Guinée (carte M. Posnansky, colloque de Bondoukou, 1974).

Ainsi, au tournant du XVI^e siècle, une partie du group. akan de l'Ouest, essentiellement les lagunaires, formait des communautés lignagères assez bien individualisées. Nous connaissons mal les institutions qui ont p. être les leurs; cependant, les chefs avaient une nette tendance à affirmer leur pouvoir politique.

Les origines de la société akan

Nous avons vu que les Akan forment, en réalité, l'essentiel du peuplement de cette région puisque les peuples lagunaires en constituent le stock le plus ancien²⁴.

L'homogénéité anthropologique relative que l'on constate dans la région de la forêt, est due, selon le professeur Harris, au fait qu'« aux origines trois souches ont produit les populations qui se sont brassées. De la souche akan, la plus féconde, dont l'épicentre principal est au Ghana, proviennent, outre les Agni, les Baoulé, les Akyé, les Abouré, les Mabto, les Abey, les Alladian, les Nzima, les Ébrié, les Adioukru, les Akradio et les Arkan ». Il cite la souche kru que nous avons déjà mentionnée et enfin des « populations anciennement établies, telles que les Éwotré, les Agwa, les Kompa, etc.²⁵ »

Le problème demeure de situer dans le temps la séparation de ces divers sous-groupes d'avec la souche mère. Il reste aussi à savoir si l'élaboration des institutions et des principaux éléments de la culture akan de l'Est (Ghana) est antérieure au XV^e siècle.

Posnansky, étudiant la société akan, pense que le XVII^e siècle constitue un tournant; sur la côte comme dans la forêt, de nouveaux éléments de poterie trouvés attestent une évolution notable. Certaines terres cuites comportent des éléments de décor anthropomorphique ou des sujets animaliers²⁶. Le travail du cuivre et celui de l'or sont fort anciens, même si l'archéologie n'a pas révélé d'objets des XIV^e et XV^e siècles dans les États bron dont on peut situer le début au XV^e siècle. Les éléments de cultures exhumés par les fouilles doivent être analysés à la lumière des données de la tradition, de l'anthropologie et d'autres disciplines. Pour combler les lacunes entre le XV^e siècle, date d'arrivée des Portugais, et le XVII^e siècle, qui marque l'expansion des royaumes akan, il faut recueillir davantage d'informations auprès des détenteurs de la tradition orale; les fouilles ultérieures pourraient aussi apporter des éléments nouveaux sur la culture matérielle des populations.

Mais on peut raisonnablement penser qu'au début du XV^e siècle des royaumes akan, aussi bien sur la côte qu'à l'intérieur, commençaient à se développer: sur la côte, les royaumes d'Asebu, Fetu, Aguafu et Fanti, bien que de dimensions modestes à la fin du XV^e siècle, étaient organisés pour

24. A. A. Boahen, 1974, pp. 72-73.

25. M. F. Harris, 1974, p. 135.

26. M. Posnansky, 1974, pp. 46-48.

le travail et le commerce de l'or; à l'intérieur, Begho était la capitale d'un royaume bron très porté sur le commerce avec les Manden.

Les fondements de la société akan

Le groupe des Akan de l'Est est donné par tous comme celui qui a élaboré les éléments de culture dont il a été question. Les guerres des XVII^e et XVIII^e siècles provoquèrent les mouvements de migrations en direction de l'ouest et plusieurs groupes emportèrent avec eux les traits culturels essentiels, qui sont :

Une langue commune aux nombreuses variétés dialectales. (À l'issue du Colloque de Bondoukou, le professeur Wondji souligne que les chercheurs réservent désormais le terme *akan* au « domaine politique » et le terme *twi* pour désigner le groupe linguistique qui appartient à la famille kwa²⁷).

Le système de succession matrilineaire du pouvoir (d'oncle à neveu par le côté maternel).

Le système de noms d'enfants. On donne à l'enfant deux noms: celui du jour de la semaine où il est né, le second nom étant choisi dans le clan du père.

Le calendrier akan. Il comporte un mois de quarante-deux jours; il semble que cela résulte de la combinaison entre le calendrier originel akan (semaine de sept jours) et le calendrier musulman (semaine de sept jours). Mais le problème de l'origine de ce calendrier reste encore très controversé²⁸. Selon Niangoran-Boah, il s'agirait d'un « mois rituel qui possède un nombre de jours bien défini. C'est en fonction de ce mois que les populations des provinces organisent leurs activités religieuses²⁹ ». La musique des Akan, leurs danses sont les mêmes pour tous; ils ont des festivals et d'autres fêtes à la récolte de l'igname.

Les Akan ont deux « clans »: matrilineaire et patrilinéaire. Il y a huit « clans » matrilineaires et douze « clans » patrilinéaires. Dans la cosmogonie akan, selon le professeur Boahen, ces deux « clans » sont complémentaires; le « clan » matrilineaire est censé donner le sang, tandis que le « clan » patrilinéaire détermine le caractère, l'esprit et l'âme de la personne³⁰.

Le monde akan se reconnaît donc très facilement par ces traits de culture qui ont modelé les hommes. L'État akan est fortement centralisé. Chaque État comprend un nombre variable de villes et de villages placés sous l'autorité d'un roi et d'une reine.

Chaque État akan a son panthéon, le prêtre est très écouté du roi. La présence de la reine à côté du roi aux séances solennelles de la cour est un fait remarquable³¹. À l'origine, selon Diabaté, le pouvoir était détenu par la reine; il semble que ce soit à la naissance des royaumes que les hommes

27. C. Wondji, 1974, p. 680.

28. J. Goody, 1966, p. 20.

29. Niangoran-Boah, 1967, pp. 9-26, cité par A. A. Boahen, 1974, p. 69.

30. A. A. Boahen, 1974, pp. 70-71.

31. H. Diabaté, 1974, pp. 178-180.

ont pris le pouvoir, tout en y associant la reine. Probablement aux XIV^e et XV^e siècles, quand les « clans » vivaient « en noyaux isolés, indépendants, n'ayant pas besoin d'un chef commun³² », ils acceptaient une reine à leur tête, mais, lorsqu'il a fallu se battre plus souvent, pour survivre ou s'agrandir, on a préféré un dirigeant toujours prêt pour la guerre³³. Nous pouvons conclure que les royaumes akan se sont structurés au tournant des XIV^e et XVII^e siècles. Les nécessités de la défense ont fait que la reine a été doublée d'un chef de guerre qui partageait avec elle le pouvoir; l'apparition du roi a donc marqué le passage de la société lignagère au royaume. Dès lors, le roi avait un rôle plus politique que rituel.

Conclusion

La zone lagunaire du XII^e au XV^e siècle a vu se développer des communautés lignagères indépendantes les unes des autres; une relative division sociale du travail avait commencé: les Kru devaient probablement pêcher assez de poissons pour pouvoir vendre le surplus à leurs voisins; de la côte un courant commercial filtrait vers le nord; les côtiers vendaient du sel, quelques tissus spéciaux; l'existence de l'or exerça un grand attrait sur les Manden qui depuis longtemps trafiquaient la cola; ils vont s'enfoncer au-delà de Begho après 1500, à travers le pays bron, jusqu'à El Mina pour entrer en contact une seconde fois avec les Portugais qu'ils connaissaient déjà en Sénégambie. Les peuples akan formaient la majorité de la population et ils avaient créé des royaumes et des cités-États avant l'arrivée des Portugais vers la fin du XV^e siècle.

32. R. S. Rattray, 1929, p. 81.

33. H. Diabaté, 1974, p. 185.